Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 43

Artikel: Mariage impossible
Autor: Fourrier, Eugène
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194539

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-deuxième année. N° 43. Samedi 27 octobre 1894.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT:
SUISSE: un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER: un an . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS datent du *1er janvier*, du *1er avril*, du *1er juillet* ou du *1er octobre.*

AVIS. — *Les nouveaux abonnés au* **CONTEUR VAUDOIS**, *pour 1895, recevront ce journal gratuitement durant les mois de novembre et décembre de l'année courante. — Prix de l'abonnement: Pour la Suisse, fr. 4,50; pour l'étranger, fr. 7,20.*

Les saints à Lausanne. — L'esprit religieux des Lausannois.

Il nous tombe sous les yeux une relation de voyage à Lausanne, en 1842, par un écrivain français, dans laquelle nous remarquons ces curieuses réflexions :

« C'est une contradiction singulière de la part des protestants de la Suisse d'avoir conservé, pour leurs églises, pour les places et pour les rues de leurs villes, les noms des mêmes saints dont ils ont aboli le culte et proscrit les images.

» Pendant mon séjour à Lausanne, je fus souvent tenté de me croire dans un pays catholique, lorsque, voulant aller quelque part et m'adressant au premier venu, je m'entendais faire ces espèces de réponses :

» *Vous passerez dans la rue Saint-Pierre, dans la rue Saint-Jean... — Traversez la place Saint-François. — Descendez la Porte Saint-Martin. — Montez la rue Saint-Etienne. — Prenez la descente Saint-Laurent. — Passez près Notre-Dame et vous demanderez la place Saint-Maur. — Le cimetière est près du Calvaire. — Telle personne demeure à Saint-Roch. — Les prisons de l'Evêché sont près de la cathédrale, etc., etc.*

» Les Lausannois ont généralement l'esprit religieux. Je les voyais, chaque dimanche, se rendre en foule et avec le plus vif empressement dans leurs églises, soit le matin, à neuf heures, soit l'après midi, à une heure. Hommes, femmes, enfants, vieillards, tous accouraient vers les temples, au bruit des cloches en mouvement, et dont l'agréable carillon me faisait imaginer que j'étais dans quelque ville d'Espagne ou d'Italie.

» Les rues, les places, les promenades se trouvaient désertes tout le temps de l'office, et l'on eût dit que la peste venait de ravager la ville entière. Frappé de ce curieux spectacle, j'errais au hasard dans les divers quartiers de Lausanne, et surtout près des églises; mais je ne rencontrais sur mes pas que des agents de police, dont le regard sévère forçait de baisser les yeux, et qui semblaient vouloir me dire : *Que faites-vous? Allez au prêche.* Un fait remarquable, et même un peu extraordinaire, raconté par M. Raoul-Rochette, dans ses *Lettres sur la Suisse*, écrites en 1823, vient à l'appui de ce que j'avance, et prouvera que je suis bien loin d'exagérer : « Je me trouvais, » dit-il, à Lausanne, un dimanche, et, » quelque habitué que je fusse à voir en » ce pays les rues désertes à l'heure du » service divin, je ne pus m'empêcher » d'exprimer à un ministre, avec lequel » je dînais ce jour-là, mon étonnement » de la profonde solitude que j'avais re- » marquée par toute la ville. *Vous serez » plus surpris encore, me répondit-il, quand » vous saurez que tout ce peuple assemblé » dans mon temple ne se contente pas seule- » ment d'y apporter l'hommage de sa pré- » sence et que près de six mille personnes » ont reçu, de mes mains et de celles des au- » tres pasteurs, le pain de la communion.* » La population actuelle de Lausanne » est estimée de dix à onze mille âmes; » ainsi près des deux tiers de cette po- » pulation avait satisfait le même jour » à la principale obligation de leur » croyance. Quel exemple, et dans quel » siècle! »

* * *

Nos lecteurs feront sans doute avec nous la réflexion que si ces Messieurs revenaient passer un dimanche à Lausanne ils s'écrieraient, comme Abner dans Athalie : « Que les temps sont changés! »

Désaley.

Nous avons entendu maintes fois nos marchands de vins discuter la question de savoir s'ils devaient écrire sur l'étiquette des bouteilles le mot *Desaley* avec un *z* ou avec un *s*. Si nous consultons le *Dictionnaire du Canton de Vaud*, de MM. Martignier et de Crousaz, il ne peut y avoir de doute sur l'orthographe de ce mot, dont il donne du reste l'étymologie : il doit s'écrire avec un *s*.

Voici ce que dit l'ouvrage que nous citons :

Desaley (*le*) (*Daisiloi, Dasaley, Daseluy, Desale*). Le voyageur parti d'Ouchy et qui longe le rivage de Lavaux en bateau à vapeur, ne manque pas d'admirer l'industrie qui a élevé ces murs destinés à maintenir les terres sur les riches coteaux qui s'étalent à ses yeux. Lorsqu'il a dépassé Cully, entre les maisons de Treytorrens et le village de Rivaz, le coteau a acquis une plus grande déclivité; des terrasses plus nombreuses et plus étroites, s'élevant en étages, des bords du lac vers la tour de Marsens. C'est la fameuse côte du *Désaley*, qui produit les vins les plus estimés de Lavaux. Etc., etc.

* * *

Dans son intéressant travail sur les origines du Désaley, travail appuyé de nombreux et anciens documents, M. R. Blanchet écrit *Désaley* avec un *s*.

* * *

Juste Olivier, traitant le même sujet, nous dit, à la page 538 du 2me vol. de son *Canton de Vaud* : « Lavaux demeurait alors sans culture, et l'églantine élevait toute seule, dans sa blancheur vermeille, des treilles et des berceaux contre les rochers bruns du *Désaley*. »

* * *

Enfin, le docteur Levade, auteur du *Dictionnaire géographique et historique du Canton de Vaud*, édité en 1823, dit, entre autres, à l'occasion de ce vignoble :

« La clause de la confirmation de la donation de l'évêque *Guy de Marlanie*, par *Amédée*, en 1154, par laquelle la moitié de la récolte des vignes du *Désaley* sera allouée aux Frères de *Haut-Crêt*, pour leurs peines et leurs dépenses, a donné lieu, sans doute, à ce qui se pratique encore de nos jours, d'accorder la moitié de la prise aux vignerons qui travaillent les vignes, pour les indemniser de leurs frais de culture, de vendange, etc. »

Mariage impossible.

Il m'est arrivé un accident terrible, j'ai failli me noyer. J'en suis encore tout émue.

Pendant l'été, nous habitons un château aux environs d'Orléans; ma tante de Salberg

est venue passer un mois près de nous avec mes deux cousines et mon cousin. Chaque fois que le temps le permet, ce sont des excursions aux environs. Ce jour-là, nous avons été à Olivet, coquet village situé sur les bords du Loiret dont les sources se trouvent à peu de distance. On décida que l'on irait les visiter.

On loue un bateau, nous partons. C'était charmant. Nous glissions sur l'eau limpide, mollement bercés par la cadence des rames, quand mon cousin, qui n'est bon à rien, s'avise de prendre les rênes du gouvernail; il imprime un faux mouvement à la frêle embarcation, qui s'incline fortement, menaçant de chavirer. Remplie d'effroi, je me lève, je perds l'équilibre et je tombe dans l'eau. Je pousse un cri, je suffoque et je disparais. Cela n'a pas duré plus de deux secondes. Ensuite je n'ai plus que de vagues impressions; je me sens saisie par les cheveux, puis, plus rien, je m'étais évanouie.

Quand j'ai repris connaissance, j'étais couchée sur un lit dans une maison étrangère; ma mère, ma tante, mes cousines m'entouraient. Lorsque j'ai ouvert les yeux, ma mère a poussé un cri de joie:

— Elle n'est pas morte; mon Dieu, merci! Regardez, docteur. Oh! que j'ai eu peur. Elle ne mourra pas?

Le docteur, un vieillard vénérable, s'est penché sur mon chevet.

— Tout danger a disparu, dit-il; laissez-la reposer, ne faites pas de bruit, demain elle pourra se lever.

— Me reconnais-tu, ma chérie? C'est ta mère.

J'ai voulu parler, impossible d'articuler un son; j'ai fait un signe de tête.

— Elle m'a compris! s'écria ma mère; elle est sauvée! Ne parle pas, mon enfant, ne te fatigue pas, le docteur le veut; nous allons te laisser dormir.

Mes cousines sont venues me regarder l'une après l'autre et se sont retirées en marchant sur la pointe du pied.

Grâce à la chaleur du lit et aux cordiaux que l'on m'a fait prendre, je me sens beaucoup mieux. La mémoire me revient; je me rappelle comment je suis tombée, la sensation de froid désagréable qui a suivi ma chute, la suffocation, l'évanouissement. Je songe à mon sauveur, à celui qui m'a prise par les cheveux et qui m'a ramenée sur la rive, à l'être généreux qui n'a pas craint de risquer sa vie pour m'arracher à une mort affreuse, pour me rendre à l'affection de mes parents que j'adore, et mon cœur se remplit de reconnaissance. Je me suis assoupie en pensant à lui Le soir, ma mère est venue me voir; elle était accompagnée de ma tante.

— Elle dort, a t-elle dit; ne la réveillons pas. Pauvre petite, nous avons bien failli la perdre!

— Sans le dévouement de son sauveur, elle ne serait plus, a ajouté ma tante.

— C'est un hasard providentiel, a dit ma mère; il s'est trouvé là juste au moment où l'accident est arrivé: une minute plus tard, c'était fini. Je frissonne rien que d'y penser.

— A nos cris, il a compris tout de suite de quoi il s'agissait; sans hésiter, il s'est bravement jeté à l'eau.

— Quelles émotions! a repris ma mère; je me sentais défaillir, je suivais tout ses mouvements avec anxiété. Avec quelle adresse il l'a saisie par les cheveux; en quelques secondes, il l'a déposée sur la berge. Ces secondes m'ont paru un siècle. Je ne l'oublierai jamais.

Elles avaient échangé ces paroles à voix basse; elles se retirèrent comme elles étaient venues, en silence, étouffant le bruit de leurs pas.

Pendant toute la nuit, je n'ai pas dormi; je me suis remémoré les paroles de ma mère et j'ai béni le courageux inconnu auquel je dois la vie. J'ai hâte d'être guérie pour le remercier, pour lui témoigner ma gratitude.

C'est beau, le courage; c'est la plus noble qualité de l'homme.

Le lendemain, le docteur est revenu suivi de ma mère,

— Comment vas-tu, mon enfant? m'a demandé ma mère.

— Mieux, maman.

— Elle parle! Elle est hors de danger, docteur?

Le docteur m'a examinée, m'a posé quelques questions.

— Aucune complication à redouter, a-t-il dit; mademoiselle peut quitter cette maison.

On m'avait transportée chez des ouvriers dont la demeure est située aux bords du Loiret; aussitôt ma mère a envoyé chercher une voiture et l'on m'a ramenée au château. Le soir, il y a eu grand dîner, une véritable fête pour célébrer l'heureux dénouement de l'accident. Sans doute, j'ai été très sensible à toutes les marques d'affection que j'ai reçues, mais il a manqué quelque chose à mon bonheur: la présence de mon sauveur. Mes parents auraient pu l'inviter, il aurait dû occuper la place d'honneur. Peut-être a-t-il décliné l'invitation par excès de délicatesse? Il n'a pas été question de lui; cet oubli m'a attristée. C'est de l'ingratitude; j'avais envie de pleurer. Que doit-il penser de moi? Que je l'oublie?

Je lui prouverai que non.

Le docteur m'a ordonné quelques jours de repos. Je vais de mieux en mieux; je suis complètement remise. Je suis sortie pour la première fois avec mes cousines; mon cousin Gontran était de la partie. Ce n'est pas lui qui se mouillerait seulement le bout des doigts pour sauver un de ses semblables; il ne songe qu'à sa toilette et à fumer des cigarettes. Quel être nul!

Pendant que nous traversions Olivet, les habitants sortaient sur leurs portes; j'étais le point de mire de tous les regards; les enfants me montraient du doigt:

— C'est la mal noyée, disaient-ils, celle-là, la blonde.

La mal noyée! J'étais furieuse. J'ai prétexté de la fatigue, je suis rentrée; j'avais une migraine atroce. Je me suis couchée, il m'a été impossible de fermer l'œil. Je ne dors plus, je pense à lui. J'éprouve une admiration de plus en plus grande pour le héros modeste qui m'a retirée de l'eau. C'est un noble cœur. Est-il jeune? Est-il beau? Qu'importe! Il possède la beauté de l'âme, la seule vraie, celle qui ne trompe pas, celle qui demeure en dépit de l'outrage des ans.

Il aurait pu s'enquérir de l'état de ma santé, nous honorer d'une visite. Je comprends: il ne veut pas s'imposer, avoir l'air de quémander des remerciements. Il est fier, je l'en estime davantage.

Lorsque je mets la conversation sur son chapitre, mes parents le louent sans réserve, mais il n'est jamais question de le recevoir.

— Il a été admirable! s'écrie ma mère.

— C'est merveilleux; on me l'avait dit, je ne pouvais pas le croire, ajoute mon père.

— Il n'a pas hésité un instant! s'écrient mes cousines.

— Parbleu! dit mon cousin sur un ton dédaigneux, rien d'étonnant, c'est toujours dans l'eau, ça nage comme les poissons.

Le pauvre cousin! Je voudrais bien l'y voir! Il est incapable du moindre dévouement; il aime trop sa grotesque personne.

Débordante de reconnaissance, j'ai demandé à voir mon sauveur.

— Tu le verras, m'a dit maman, je t'y conduirai.

— Il ne peut pas venir?

— C'est à toi à te déranger, a ait remarquer ma tante en riant; c'est plus convenable.

C'est juste.

Sa pensée ne me quitte plus; je peux bien l'avouer, je l'aime; je l'aime d'autant plus qu'il dédaigne de venir réclamer le prix de ses services.

Je suis en âge de me marier: une idée fixe me hante, je veux devenir sa femme. Pourquoi pas? Il a risqué sa vie pour conserver la mienne; je lui consacrerai mon existence. Je le dois; j'y songe sans cesse, je perds le sommeil, l'appétit.

Nos parents sont partis, j'ai rappelé à ma mère sa promesse.

— Un de ces jours, m'a-t-elle répondu sur un ton indifférent.

Tant d'ingratitude me révolte! Il occupe sans doute une position modeste; peut-être l'a-t-on payé? A cette supposition, mon cœur se serre.

J'ai interrogé adroitement les domestiques; ils ont souri. Il n'a rien accepté, il est de ceux auxquels on n'offre pas d'argent. Tant mieux! Je respire; il est digne de mon amour, je l'épouserai. Modestie à part, je ne suis pas trop mal; je lui plairai. S'il est pauvre, je suis riche pour deux. S'il n'est pas de ma condition, il en changera le jour où il entrera dans notre famille.

J'ai résolu de faire part de mes intentions à mes parents. Je suis fille unique, ils m'adorent. Avec de la persistance j'obtiendrai leur consentement; je connais leur faiblesse quand il s'agit de leur fille.

Mes parents m'ont interrogée sur le changement qui se manifeste dans toute ma personne.

— Es-tu malade? a demandé maman. Depuis quelques temps, tu es songeuse; tu maigris, tu perds tes couleurs

— Il faut appeler le docteur, a ajouté mon père.

— C'est inutile, ai-je dit, la médecine n'a rien à voir à mon mal.

— Qu'est-ce que cela signifie.

— Cela signifie que vous êtes des ingrats! me suis-je écriée. Je n'ai pas encore vu mon sauveur!

— Ce n'est que cela, a dit maman, on te le montrera.

— Me le montrer! ai-je riposté, indignée; comme une bête curieuse, alors!

J'ai été éloquente, j'ai parlé de ma reconnaissance, de mes souffrances; j'ai dépeint mon amour.

Mes parents étaient stupéfaits.

— Oui, je l'aime, je n'en aimerai jamais d'autre et je veux l'épouser !

— L'épouser ! s'écria mon père.

— Tu deviens folle, dit ma mère; ce mariage est impossible !

— Impossible, et pourquoi? Parce qu'il est pauvre, peut-être ? Est-ce qu'il s'est demandé si j'étais riche lorsqu'il a plongé au péril de ses jours pour me repêcher ?

Je l'épouserai ou bien je mourrai, car j'en mourrai, bien sûr !

— Tu ne sais donc pas? a dit ma mère, c'est un Terre-Neuve! EUGÈNE FOURRIER.

Sami et son voïadzo dè noce.

Quand vo z'ài oquiè à quiet vo teni bin, gardâ lo avoué vo po ne pas vo férè dâo crouïo sang.

Sami Rancenet frequantâvè du grand-teimps la felhie à Mudzet, mâ renasquâvè dè férè lo grand chaut, po cein que cein cotè, kâ l'étâi gaillâ pegnetta et l'atteindâi que l'oncllio Phelipe, que dévessâi lâi laissi onna troupa dè millè francs, aussè passâ l'arma à gautse.

L'oncllio modè on bio dzo po lo grand voïadzo et cauquiè teimps aprés, Sami sè fâ alliettâ dévant la maison dè coumouna. Lè z'autro iadzo, on fasâi babelhi lo menistrè ; mâ ora, on vo z'alliette découtè lè lois, lè décrets et lè misès dè fein et dè rablion.

Lo dzo dè la noce, Sami fe pas tant d'histoirès. N'ein pipa pas on mot à nion ; sè lévà dévant dzo et modà à pi avoué sa Rosette po allâ sè mariâ dein lo défrou à n'on veladzo iô restâvè son cousin et à quoui l'avâi écrit onna lettra po préveni lo pétabosson, et sè peinsâvè que porriont dinâ tsi stu cousin, et que sarâi adé atant d'espargni.

L'arrevont don tsi lo cousin, mâ lâi avâi on rudo bet, et aprés avâi bu on verro ein medzeint on bocon dè pan et dè toma, tot ein dévezeint dâo prix dâi vatsès et dè la tchertâ dâo fein, ye vont tsi l'état civi qu'a bintout z'u accobliâ lè dou z'amoeirâo.

Aprés avâi bin dinâ tsi lo cousin, que lè z'avâi invitâ et qu'avâi fé on bon fricot, sont repartis po l'hotô tandi la véprâo, que fasâi onna raveu dâo diablio. Assebin, aprés avâi caminâ on bet, sè sont chetâ dézo on bliessenâi po sè reposâ, et Sami espliquâvè à sa fenna diéro mettâi dè tsai dè fémé pè pousa po vouâgni lo fromeint, tot ein la tegneint pè la taille, kâ l'ein étâi tot einfaratâ. Tandi que l'étiont quie dein lo bounheu, vouâiquie la pousta que passè.

— Oh, se te plié, Sami, fâ la pernetta, su rendià ! allein su la pousta !

— Bin, se te vâo, ma mïa, repond Sami, que n'ousà pas refusâ.

Adon sè lâivè et criè aô poustillon d'arrêtâ.

— Y'a justameint onco duè pliacès, fâ l'hommo dè la pousta, iena dedein et l'autra vers mè.

— Oh y'ein a prâo à iena, fâ Sami ; y'âmo mî allâ à pî.

Et fâ montâ la Rosette, que sè va ganguelhi vai lo cocher po cein que fasâi trâo tsaud po allâ dein la cariola.

Lo cocher dzibliè sè tsévaux, et lè vouaiquie partis âo trot.

Sami caminâvè aprés, mâ malheu ! lâi seimbliè que cé tsancro dè poustillon s'approutsè bin dè sa fenna.

— T'einlévâi-tè pas lo comerce, se sè peinsà ein li-mémo ; poru que cé pandoure n'aulè pas l'eindzaubliâ ! Et cé pourro Sami, dzalâo et furieux, que sè crâi que sè tchaffont et que sè remollont, tracè qu'on vâodâi aprés et sè met à férè état dè toussi po férè à vairé que l'étâi quie et po lè férè botsi ; mâ lè tsévaux, qu'allâvont âo pas, sè remettont à trotta et lo laissont ein derrâi, que sè lameintâvè et que l'étâi pî qu'ein einfâi, kâ sè peinsâvè que la Rosette étâi dein lo cas dè parti avoué lo compagnon.

Enfin, quand la pousta arrevè à 'na crâijà, la pernetta décheind po repreindrè lo tsemin dè l'hotô, et l'atteind Sami qu'arrevè tot dépureint dè tsaud et tot désolâ.

— Qu'as-tou ? lâi fâ la Rosette.

Sami, conteint et binhirâo dè retrovà sa pernetta, mâ vergognâo dè s'étrè tant met ein couson po cein que le poivè étrè einnoceinta, n'ousa pas férè vairè que l'étâi ein colére, et po lâi repondrè, lâi fâ :

— Y'é que y'é espargni dou francs.

Mâ, coumeint n'étâi pas onco tot rassurâ su cé tsancro dè pétaquin dè poustillon, ye fâ à sa fenna :

— M'âmè-tou adé ?

A cé momeint, l'a passa cauquon, que cein lâo z'a copâ lo subliet, et l'ont fini lâo voïadzo dè noce ein sè dépatseint dè retornâ à l'hotô, mâ sein pipâ lo mot, po ne pas sé mettrè pé la leingua dâi dzeins.

Un facteur bien vengé.

On remarque dans de superbes habitations récemment construites, à Zurich, une ingénieuse installation pour faciliter la distribution des lettres par le facteur.

Au rez-de-chaussée de chaque maison se trouve un appareil destiné à envoyer à chaque étage la correspondance qui le concerne. Il suffit, pour cela, après avoir mis les lettres dans la boîte, de pousser un bouton correspondant à l'étage à desservir.

Arrivé à destination, le petit ascenseur déclanche une sonnerie. A cet appel, on vient retirer la correspondance, on presse un bouton et l'ascenseur redescend au rez-de-chaussée, et ainsi de suite.

Nous voudrions voir un appareil semblable dans chaque maison, car il faciliterait grandement la tâche du pauvre facteur, qui est souvent obligé de franchir de nombreuses marches d'escaliers pour distribuer ses lettres. Il est vrai qu'avec le nouvel appareil il ne pourrait guère se venger de ceux qui oublient ses étrennes, comme le fit un jour certain facteur de notre ville.

Le facteur X. était monté des centaines de fois chez une dame Bolomey, qui demeurait au quatrième d'une maison de cinq étages. Elle recevait nombre de lettres, de circulaires, de faire-part, de cartes de convocation, etc., car elle faisait partie d'un comité de dames ; elle s'occupait de plusieurs œuvres de bienfaisance, auxquelles elle paraissait se vouer, en théorie, avec un zèle digne d'éloges, à côté d'autres dames qui faisaient de la charité en pratique ; c'est assez vous dire que Mme Bolomey déliait difficilement les cordons de sa bourse.

Vers la fin de décembre, les messages de toute espèce pleuvaient donc chez elle ; il y avait toujours pour le quatrième étage trois fois plus de lettres et autres missives que pour les quatre autres.

Les premiers jours de janvier, le facteur reçut trois francs au cinquième, où logeait un simple industriel, quatre francs au troisième, cinq francs au deuxième et autant au premier.

Au quatrième, il reçut des souhaits.

Le brave homme fut très sensible à ce procédé, qu'il résolut de payer en bonne monnaie.

Quoiqu'il ne soit pas obligé de monter l'escalier et qu'il puisse se borner à appeler dès le corridor, il monte cependant volontiers jusqu'au cinquième; c'est ce qu'il fit. Mais, en redescendant, il passa sans mot dire devant la porte de Mme Bolomey, et servit ensuite le troisième, le second et le premier. Puis, arrivé au bas de la rampe, il cria de tous ses poumons :

— Bolomey.. ey...ey !... et attendit.

La joie qu'il éprouva en voyant cette bonne dame descendre quatre étages est impossible à décrire : lui seul put en apprécier toute la saveur.

Choses à savoir.

Ce n'est que d'égal à égal ou de supérieur à inférieur qu'on peut se permettre de serrer la main à quelqu'un qu'on aborde.

Il n'y a que les grands personnages, les supérieurs, qui puissent se permettre de nommer les personnes par leur nom.

Un jour, un importun, connu pour sa familiarité choquante, ayant dit à un grand seigneur, en l'abordant : « Bonjour, mon ami, comment te portes-tu ? » il n'en reçut que cette réponse humiliante : « Bonjour, mon ami, comment t'appelles-tu ? »

Quand on va dans une maison où il y a des enfants, il est admis qu'on peut les embrasser. Mais les parents doivent